

– un enfant, tous les mendiants le savent, c'est inévitablement quelques pièces de plus. Lorsque, par chance, une pièce serait déposée dans cette main à peine écartée du reste du corps, ce serait juste les yeux qu'elle relèverait, regard vers le haut, toujours en crainte de ce qui peut arriver d'en haut, bref regard qui aussitôt replongerait vers le sol. Elle poursuivrait son chemin. La main en avant comme une canne d'aveugle, mais rétractile au moindre danger. L'enfant dans son dos toussait presque aussi fort qu'elle. Elle n'avait pas d'argent pour payer des médicaments. Peut-être que le Père pourrait l'aider. Elle avançait. Elle se traînait. L'impression d'être un âne accablé par la charge de son propre corps. Si quelqu'un s'était approché d'elle avec assez de tendresse, assez de clairvoyance (mais ça, il ne fallait pas y compter !) il aurait sans doute pu lire à même son corps le chemin parcouru, corps comme une carte, le douloureux témoignage d'une errance apeurée, décidée, pas seulement le passage de l'enfant qui l'avait éventrée, mais tout ce qui avait eu lieu : cris et rumeurs, sable, essence, fumées, coups et menaces, et la hardiesse velue de ces types que la rondeur de son attente ne désarmait même pas, tout était là, les cicatrices encore mal jointes, et ce mouvement dans le corps qui la faisait marcher contre toute fatigue, contre toute conscience aussi, lente, pesante, la marche était tout ce qu'il lui restait, elle marchait comme elle respirait, aller, aller, réflexe de survie, continuer la route, la peur était derrière, et tant pis si c'était chaque fois comme fournaise d'enfer à traverser, passer ou mourir, quel autre

choix ? Elle ne savait même plus qu'il y avait à choisir, elle avait juste assez de force pour s'accrocher à sa propre marche, et tant pis si elle tournait encore, si, toutes issues bloquées, cette ville où elle avait échoué, n'était qu'une grande cage, elle marchait, le jour où elle ne pourrait plus, comme une bête elle se laisserait tomber, et mourrait – c'était donc ça les bêtes ? Il y avait dans ses muscles des mouvements de douleurs qui ne voulaient plus se taire, jambes qui battent pour s'arracher à la dévoration du sable, elle est si petite, ses jambes sont si courtes, lorsqu'elle s'enfonce elle craint que son sexe ne s'ensable aussi et que l'enfant, à l'intérieur, n'en soit asphyxié, poings qui battent l'air faute de toucher le corps, tête toupie qui pivote dans l'affolement de la police qui vient, les soldats, la milice, ou simplement le passeur qui en demande plus, ventre qui se tétanise à vouloir retenir l'enfant au moins jusqu'au bout de la nuit. La rue n'était rien d'autre que le prolongement du désert, le prolongement des fatigues, le prolongement de la faim, toutes ses nuits en prolongeaient les nuits. Elle entendait encore résonner le terrible hurlement des chameaux quand ils passaient à proximité de campements de nomades. Le passeur leur avait dit qu'il ne fallait pas s'en approcher. Rester à l'écart de toute vie humaine. Voleurs, violeurs, policiers, rien ne pouvait venir de bon pour eux de ce qui surgirait de la nuit. Elle s'efforçait de suivre celui qui marchait devant elle, mais lui qui suivait-il ? L'un d'entre eux savait-il au moins où ils étaient ? Où ils allaient ? Au départ ils étaient dix-huit, seize hommes

et deux femmes, elle avait pu les compter lorsqu'on les avait jetés de force hors du camion dans lequel, une nuit plus tôt, on les avait embarqués. Mais combien étaient-ils maintenant, combien avaient disparu dans la nuit et le sable, dans cet affreux silence que le vent leur jetait à la figure, mêlé de froid, de peur et d'absence, est-ce qu'elle marchait encore ou bien rêvait-elle qu'elle marchait ? Elle avait la bouche pleine de sable, les mains pleines de sable, encore un peu et le sable serait partout. La fille qui la suivait avait saisi sa main au passage, sans même s'arrêter, mais assez pour la réveiller. Elle s'était remise à marcher. Du temps d'avant le départ surgissaient parfois des mirages, des visages qui passaient devant elle et qui l'appelaient de son nom – Glorieuse ! Glorieuse ! – et dont elle devait se défaire aussi méticuleusement que l'on s'épouille, chasser les séductions dont les rêves avaient peuplé la nuit, comment se protéger des rêves trop doux ? Elle savait qu'on mettait aux chevaux des œillères pour les empêcher de regarder sur les côtés, elle en aurait bien voulu pour elle-même, il n'y avait rien d'autre que devant, toujours devant, quand elle serait arrivée, elle aurait bien le temps de rêver, de rêver et de pleurer, de parler, de rire peut-être.

L'enfant avait fini par s'endormir dans les bras de Louise. Elle ne pouvait quand même pas le déposer au milieu des couvertures et partir comme si de rien n'était. Où était passé le père Adolphe ? Sa mère était-elle une des personnes

qui dormaient là sous les couvertures sans même se soucier de l'enfant ? Elle avait l'impression que, dans son sommeil, il n'avait de cesse de chercher à se serrer encore plus contre elle, en quête de chaleur, sans doute, ou guidé par la présence si proche de ce battement de cœur si semblable à celui qui avait rythmé sa vie depuis qu'il était en vie. Au fond, quelle différence y avait-il pour lui entre ce corps chaud de femme qui le tenait dans ses bras et celui d'une autre femme dont il avait été expulsé ? Qu'est-ce que cela changerait si, désormais, c'était ce corps-ci qui prenait la place de l'autre ? Un corps pouvait très bien prendre la place d'un autre. À quel moment prendrait-il conscience de la différence ? Père Adolphe ! Père Adolphe ! Elle était revenue dans le presbytère espérant l'y trouver ou bien confier l'enfant à un des hommes qu'elle y avait vus (l'un d'eux était peut-être son père ?). Mais il n'y avait plus personne. Ils avaient tous disparu. Au moment où elle se laissait tomber dans un des fauteuils devant lequel l'attendait toujours une tasse de café, elle réalisa qu'elle était en train de pleurer. L'enfant, lui, dormait en toute confiance.

Glorieuse avait d'abord refusé d'aller à l'hôpital, la peur pour tous les clandestins que la police vienne les y chercher et les refoule aussitôt, lâchés à la frontière, en plein désert, et la mort assurée, elle ne voulait plus du désert, plus de ce sable d'usure et de désespoir, l'impression que son corps en avait été saturé, plutôt mourir sur place que ce

dessèchement jour après jour d'un corps qui croit marcher et ne fait qu'errer sur lui-même. Pense à ton fils? avait simplement dit le père Adolphe. C'était le seul argument qui avait valu. Pour ton fils! Elle avait fini par trouver assez de force pour obliger son corps à se mettre debout. Comme si, une fois encore, c'était un ordre lancé à l'âne, et la vigueur du coup de trique qui l'accompagnait, sauf que c'était son propre corps qu'elle fouettait. Debout! Debout! Le moindre souffle déchirait un peu plus les fibres encore vivantes de ses poumons, la douleur se répandait à travers tout le corps, cellule après cellule, chaque goutte de sang se transformant en agent consciencieux de la douleur. Marcher jusque chez le prêtre lui avait paru aussi long que des heures de désert. Mais maintenant, calée à l'arrière du taxi à côté du vieil homme, elle s'abandonnait à un peu de confiance, la fièvre la faisait somnoler. Au sortir du taxi, il dut presque la porter. Détresses accumulées, chambres bondées, les malades le plus souvent alignés le long des couloirs de l'hôpital, souffrances et attente, cela pouvait durer longtemps. On coucha finalement Glorieuse sur un brancard. Un grand gaillard l'avait soulevée comme si c'était une enfant, le médecin était vite passé, mais sans doute avait-il compris que c'était bien trop tard, qu'il n'aurait jamais à temps les médicaments qui lui auraient été nécessaires, il avait préféré s'en retourner auprès de patients pour qui il pouvait quelque chose. La jeune femme avait semblé retrouver un moment le calme somnolent que lui avait procuré le balancement de la voiture. Ou bien c'était

celui de vagues. La mer montait. Elle avait l'impression que ce n'était pas elle qui s'enfonçait dans la mer mais les eaux qui peu à peu prenaient de la hauteur, les cuisses, la taille, le ventre rond comme un ballon, la poitrine, le cou. Elle savait pourtant que c'était une mer habituellement sans marée. Si les eaux forcissaient à ce point, les vagues dans la nuit semblables à des montagnes, c'était le signe d'une menace grave. Où s'arrêtait la vague ? Où commençait le ciel ? Aussi sombres l'un que l'autre, aussi noirs, peut-être l'eau avait-elle décidé de se dresser jusqu'aux nuées, mais sa chute, alors, serait catastrophique. Ne crains rien, disait l'homme aux épaules duquel elle essayait de se tenir. Lui, ce qu'il craignait surtout, c'était qu'au lieu de le tenir fermement aux épaules d'abord, puis à la taille quand il commencerait à nager, la jeune femme ne panique et s'accroche à son cou, ne l'étouffe, le danger était grand alors qu'ils coulent tous les deux, il l'avait prévenue : Je n'hésiterai pas à me débarrasser de toi. Glorieuse laissait l'eau monter tout autour d'elle. Elle savait qu'elle mettait sa vie et celle de son futur enfant entre les mains de cet homme qu'elle connaissait à peine. Mais lui savait nager, c'était ça le principe. On se cotise pour acheter une paire de palmes, une combinaison de plongée si c'est possible, et celui qui sait nager entraîne l'autre dans ce périple marin. Devant elle, le pointillé de lumières découpait les collines comme un décor de Noël, des bougies qu'une main généreuse aurait disposées là pour faire écho aux étoiles du ciel. Il n'y avait pas de lune, et toutes ces lueurs, lumières et étoiles,

en étaient renforcées, comme un chant silencieux, une paix balancée au rythme calme des vagues. La masse sombre du Monte Hacho piqué à son sommet des guirlandes rouges des radars laissait malgré tout deviner, derrière elle, le brasillage silencieux de la ville promise. Ceuta! Une nuée rouge et or. Une invitation faite aux deux nageurs (l'un nage, l'autre s'accroche) qui s'enfonçaient dans l'eau avec pour objectif de contourner la suite de petits caps par lesquels le Hacho se prolongeait dans la mer, et même si Glorieuse savait qu'après il faudrait encore contourner la double barrière de sécurité que la police espagnole avait récemment prolongée très loin dans la mer pour rendre le passage impossible, tant de beauté autour d'elle lui paraissait incompatible avec l'idée même de mort. De simplement regarder cette beauté, c'était manière de se confier à elle, de la reconnaître comme une puissance protectrice qui ne laisserait pas le drame venir. L'homme lui avait dit de ne faire aucun mouvement, simplement se tenir à lui et tout irait bien. Elle se demandait si la rondeur de son ventre et l'enfant blotti dedans la porteraient sur l'eau comme le feraient une bouée, un ballon ou si, comme une pierre, ils la feraient couler. Elle coulait. Le brancard ne parvenait plus à la retenir à la surface du monde. Mais elle avait déjà été emportée tant de fois aux abords du dernier vertige qu'elle avait l'impression d'en reconnaître le chemin. La fièvre lui battait aux tempes et elle ne savait plus si c'était le bruit de la mer ou celui de son propre sang qui la fuyait. Dans la pénombre de ses yeux, elle devinait la tache blanche

d'un visage, et c'était ça qui la troublait : que ce visage soit si blanc ! Comment un visage pouvait-il être tout blanc ? Elle aurait aimé tendre la main pour le toucher, vérifier sa réalité, mais ses bras ne répondaient plus à ses désirs. Il y avait bien quelque part l'ébauche d'une intention, mais tout cela se perdait dans les dédales d'un corps dont elle avait du mal à identifier chacune des parties. De l'autre côté du corps, elle entendait des voix. À moins que ce ne fût l'eau qui barbotât dans ses oreilles. Peut-être allait-il lui falloir mourir, cette fois, de toutes ces morts accumulées auxquelles elle avait échappé. La chute en serait-elle plus violente ? Ou au contraire plus sereine de s'y être en quelque sorte habituée ? Elle se sentait envahie d'eau. Une même eau qui la baignait dedans et dehors. Le même clapotement de vagues qui semblaient vouloir cacher leur effrayant travail d'asphyxie sous des lenteurs caressantes. Elle glissait dans l'eau. L'eau glissait en elle. Agonie toute de douceur. Et la terreur d'autant plus forte. Elle se souvenait d'un enfant. Elle le voyait courir sur une plage de sable sans savoir si l'enfant c'était elle ou si c'était, sorti de sa chair, un enfant mis hors d'elle – et maintenant devenu quoi ? Au loin on devinait la ville. Et à voir le lent nuage qui montait de la terre, qui flottait sans parvenir ni à s'échapper par le haut, ni à se dissoudre, à cette odeur âcre de fumées, de moteurs, de poissons, à entendre ces cris, elle pouvait dire sans hésiter que c'était sa ville, cocon gris de poussière sous lequel s'agitaient du matin au soir des foules d'hommes et de femmes, d'enfants, chacun courant à sa tâche, même ceux



qui n'avaient rien de particulier à faire, tous se mettant au rythme des motos-taxis qui sillonnaient Cotonou comme s'ils en étaient la respiration. Il suffisait qu'elle donne quelques pièces au moto-taxi et il la conduirait à cette plage de sable où on avait enfin l'impression d'échapper à l'asphyxie de la ville, sauf lorsque le vent tournait et qu'alors vous venaient toutes ces odeurs de poisson en décomposition, odeur des crevettes, aussi, et tout autour ces femmes en blouse et bonnet blanc dont les mains n'étaient plus des mains à force de s'user à les trier dans la glace pour quelques pièces par jour. Parmi les femmes qui travaillaient là autour, elle savait qu'il y en avait une qu'elle connaissait, mais tant qu'elle n'aurait pas décidé si l'enfant qui courait sur la plage c'était elle ou bien celui qui était sorti d'elle, comment pouvait-elle dire si la femme était sa propre mère travaillant à la table des crevettes, ou bien si c'était elle-même, qui aurait donc aussi travaillé à les décortiquer? Il faisait de plus en plus froid. Elle aurait voulu que l'enfant se couvre un peu au lieu de courir les pieds dans l'eau, Tu vas prendre le mal, elle lui disait. Elle ne sentait plus ses mains. Ni le reste de son corps. Les femmes qui travaillaient aux crevettes avaient beau enfiler pull sur pull, des gants, des bonnets, plusieurs pantalons, elles avaient toujours aussi froid, l'habitude ne venait jamais. Mais pas une qui aurait laissé ce travail, c'était ça ou rien d'autre, personne ne rechignait ni sur le froid, ni sur le peu d'argent, ni sur les heures qu'il fallait faire en fonction des arrivages. Ce n'était pas beaucoup, les quelques billets

reçus, mais ça permettait à la famille de vivre. Tout ce qu'elle gagnait, Glorieuse le donnait à sa mère (si elle se souvenait de cela, c'était donc bien qu'elle y avait travaillé). Il ne lui restait rien. Et vu le nombre de frères, de sœurs, de cousins, ça faisait pas grand-chose pour chacun au partage du plat. Pour ça qu'elle était partie. Se disant qu'en Europe, non seulement elle gagnerait assez d'argent pour en envoyer à sa famille bien plus qu'elle ne pouvait le faire ici, mais il lui en resterait suffisamment pour elle, pour vivre, simplement pour vivre ce que doit être une vie, une famille, des enfants. Il faisait de plus en plus nuit, et elle ne voyait plus l'enfant sur la plage. Fallait-il devenir crevette pour passer sans souci les frontières et les mers? Couler était peut-être le bon chemin. La plage maintenant était déserte. Avec la nuit qui venait, on voyait mieux la ville, au loin, (mais laquelle des deux villes était-ce? Ceuta? Cotonou?) son halo de lumière, le clocher de la cathédrale qu'on aurait dit illuminé, et juste à côté le minaret de la grande mosquée. Le vent poussait jusqu'à la plage l'appel du muezzin pour la prière de *'Isha* (est-ce que les cloches sonnaient aussi, elle avait du mal à les entendre) mais l'enfant était nulle part. Elle avait peur. Se pouvait-il qu'il soit entré dans l'eau? Ou dans le sable? Elle s'accrochait à la main de la fille qui marchait devant. Mais ce n'était pas suffisant pour l'arracher au sable. Lâche-moi, disait la fille, tu vas me faire ensabler avec toi. Lâche-moi, disait l'homme en habit de poisson qui n'arrivait plus à tirer son gros corps à gros ventre, et plus elle glissait, plus elle coulait, plus elle

s'agrippait dangereusement à lui, Tu vas me faire couler, il disait. Lâche-moi, disait l'enfant qui courait sur la plage. Elle croyait l'aider à sortir de l'eau, mais c'était tout le contraire. Est-ce qu'on a déjà vu une mère noyer son enfant? Oui. Plus d'une fois. Les mères, lorsqu'elles se sentent perdues, préfèrent tout perdre avec elles. Elle avait donc déjà été mère? Maintenant elle était descendue si profond que tout était noir autour d'elle. Non, ce n'était pas le mot. C'était elle, qui était noire. Noir, l'enfant qui était sorti d'elle. Et ce noir-là, c'était tout ce qu'il lui restait de lueur (elle avait donc bien été mère, et mère, une fois qu'on l'a été c'est pour toujours). Cela faisait bien longtemps qu'elle ne voyait plus à côté d'elle la silhouette du vieux prêtre. Un mot était resté en elle de tous ceux qu'il avait déposés sur son lit. Mais elle ne savait plus lequel. Elle avait perdu tous les mots. Les grains de sable lui mangeaient la bouche rendant toute chose imprononçable. Elle avait beau crier, la bouche restait ouverte, et le sable la faisait taire un peu plus. Il n'y avait plus personne. Elle ne coulait plus. À ce point engloutie que plus rien n'avait la force de l'entraîner encore plus bas. Disparaître, c'était donc ça?

Le jour était revenu. Le soleil donnait à plein sur les corps endormis de Louise et de l'enfant à côté d'elle qu'elle avait calé entre deux coussins. Le presbytère était de nouveau en effervescence. Louise ne fit pas le moindre geste